



## Récit De Kaboul à Mulhouse, le périlleux périple d'un tout jeune clandestin

**Dans un poignant récit écrit avec Frédérique Meichler et illustré par Bearboz, Abdulmalik Faizi relate comment, à 15 ans, il a quitté l'Afghanistan, traversé l'Europe livré à des passeurs puis entamé une nouvelle vie à Mulhouse.**

Kaboul, le 10 juillet 2008. Mulhouse, le 15 avril 2009. Dans l'intervalle, un périlleux périple de neuf mois via l'Iran, la Turquie, la Grèce et l'Italie, en bus, à pied, en voiture, en camion, en bateau, en train... Dans des conditions souvent très précaires, parfois effroyables, entre les mains de passeurs. Ce périple, c'est celui d'un tout jeune émigrant clandestin, Abdulmalik Faizi. Il a quitté son pays, l'Afghanistan, à l'âge de 15 ans, après avoir décliné l'invitation menaçante d'un mou-

vement islamiste qui voulait l'enrôler. Il raconte cette expérience dans *Je peux écrire mon histoire*, un livre sorti il y a quelques jours, écrit avec Frédérique Meichler et illustré par Bearboz (lire ci-dessous). Et dans ce récit, il évoque aussi ses premières années en France, à Mulhouse, où il a préparé et décroché son bac pro technicien d'usinage au lycée Stoessel.

**Abdulmalik, qu'est-ce qui a été le plus dur dans votre périple ?**

J'ai connu un premier moment très dur en quittant l'Afghanistan en pleine nuit sans même pouvoir dire au revoir à mon petit frère, qui avait 12 ans. Après, il y a eu de nombreux moments très durs et j'ai failli mourir trois fois. J'ai vécu dans l'incertitude permanente pendant tout le chemin. Il y avait de la maltraitance envers les clandestins de la part des passeurs. Il y a aussi eu des moments où on était livrés à nous-mêmes, on devait trouver à manger.

**Comment fonctionne ce réseau de passeurs ?**



Abdulmalik Faizi, samedi dernier, devant la gare de Mulhouse. En arrivant là le 15 avril 2009, il pensait n'y faire que changer de train, pour poursuivre sa route vers la Finlande. Il est resté. Photo Denis Sollier

J'ai l'impression que c'est un immense réseau, qui fonctionne très bien et qui est à la fois très simple et très complexe. A chaque étape, on appartenait à un passeur. Et, en gros, on était comme des marchandises. Pour passer d'un passeur à l'autre, on avait un mot de passe, qui était un prénom. C'est mon oncle et ma tante qui ont payé, je ne sais pas combien.

**« On était comme des marchandises »**

**À combien étiez-vous ?**

Ça dépendait des endroits. On était parfois cinq ou six, notamment pour les déplacements en voiture. Mais pendant les trajets à pied, on était souvent très nombreux. Avant de passer la frontière entre l'Iran et la Turquie, rien que dans notre groupe, on était 120, logés dans une étable toute petite, et quand on

est sorti, on a rejoint d'autres groupes et en tout, on devait être 500 personnes.

**Vous évoquez aussi quelques moments de relatif réconfort.**

J'ai rencontré des gens qui m'ont aidé : deux touristes allemandes, un photographe suisse, des bénévoles d'associations... En Grèce, avec quatre autres mineurs, on a été accueillis pendant quelques semaines dans un hôtel où on était libres, bien nourris, blanchis. Le barman, super-sympa, nous permettait d'aller sur son ordinateur. On passait des heures sur Youtube à écouter des musiques afghanes.

**Pourquoi Mulhouse ?**

Je n'ai pas choisi. Notre destination était dans la main des passeurs. À Paris, j'ai pris le train avec un passeur qui voulait m'emmener en Finlande, il disait que c'était plus facile d'avoir des papiers là-bas. Mais

à la gare de Mulhouse, il m'a dit qu'il allait chercher des cigarettes et il n'est pas revenu. Un monsieur qui parlait un peu anglais m'a emmené à la plateforme (NDLR: d'accueil des demandeurs d'asile) [...] Quand ils m'ont amené dans un foyer, je n'ai pas dit non. Physiquement, moralement, j'étais très fatigué.

**Dans les pages consacrées à votre vie à Mulhouse, vous évoquez une très grande précarité, mais aussi une belle solidarité.**

Oui, dans les moments difficiles, j'ai eu la chance de rencontrer des gens au grand cœur qui m'ont beaucoup aidé : mes professeurs, mes camarades et le proviseur du lycée Stoessel, des associations, des gens que je ne connaissais pas... Au lycée Stoessel, j'étais tellement bien que pendant les vacances, je m'ennuyais !

**Votre situation aujourd'hui ?**

Je prépare un BTS en génie mécanique à Versailles. Je finis la première année et je vais faire un stage de deux mois chez PSA à Poissy. J'habite à Paris, dans une résidence de l'association protestante de l'Entraide Saint-Jean, qui me loge et dont je suis en quelque sorte boursier. Je suis en colocation – et c'est un hasard – avec un Alsacien, de la famille Dollfus-Mieg, devenu un ami proche.

**Et sur le plan administratif ?**

Ma demande d'asile a été refusée deux fois, par l'Ofpra puis par la Cour nationale du droit d'asile. Actuellement, j'ai un titre de séjour étudiant valable un an et renouvelable. Je ne suis pas français et ce n'est pas encore gagné.

**Comment voyez-vous votre avenir ?**

Il y a eu des moments où ma situation était tellement floue et précaire que je ne le voyais pas. Mais aujourd'hui, je recommence à rêver sur mon avenir. Je suis entouré et grâce à l'association de l'Entraide Saint-Jean, je peux continuer mes études. J'ai tout à gagner à le faire et j'aimerais faire une licence pro ou peut-être devenir ingénieur.

**Quels sont les premiers retours sur votre livre ?**

Les gens que j'ai rencontrés ont été émus, j'ai eu des commentaires très élogieux, des encouragements. C'est très touchant.

**Propos recueillis par François Fuchs**

■ **LIRE** *Je peux écrire mon histoire, itinéraire d'un jeune Afghan de Kaboul à Mulhouse*, MédiaPOP éditions, 195 pages, 16 €.

■ **RENCONTRER** Abdulmalik Faizi, Frédérique Meichler et Bearboz seront à la librairie 47° Nord de Mulhouse (Maison Engelmann, 8b rue du Moulin) mercredi 7 mai, à partir de 15 h 30. Ils seront aussi au salon du livre de Saint-Louis samedi 10 et dimanche 11 mai.

### Extraits

● **Avant le départ.** – « Pendant que nous étions à Kaboul, nos voisins ont appelé ma tante et mon oncle pour leur dire que des hommes armés étaient venus dans notre maison, qu'ils avaient tiré sur tout le monde et tué ma mère, mon père, mon plus jeune frère de 6 ans et mes sœurs de 9 et 3 ans. [...] Mon oncle m'a dit : "Tu dois quitter l'Afghanistan, c'est trop dangereux, pour toi comme pour nous". »

● **En Iran.** – « Est arrivé un gros camion orange Mercedes, fermé avec des parois métalliques, une sorte de conteneur. Les passeurs ont demandé aux 120 personnes de grimper dedans. On est tous monté. Certains étaient malades. »

● **La traversée entre la Turquie et la Grèce.** – « On s'est retrouvé à 27 sur le canot [...] En pleine mer, c'était très effrayant [...] Aucun d'entre nous ne savait nager [...] J'ai cru que j'allais mourir, on était dans le noir total... »

● **En Grèce, lors d'une guerre des passeurs.** – « Un soir [...], on a été attaqué par un groupe où il y avait des Kurdes et des Afghans. Ils voulaient reprendre la maison qui nous servait de squat [...] C'est la troisième fois où j'ai vraiment cru que j'allais perdre la vie depuis mon départ d'Afghanistan. »

● **À Mulhouse.** – « Au cours de ces premiers mois en France, j'avais des cauchemars très durs [...] Je me suis accroché à l'école, c'était mon seul but. »

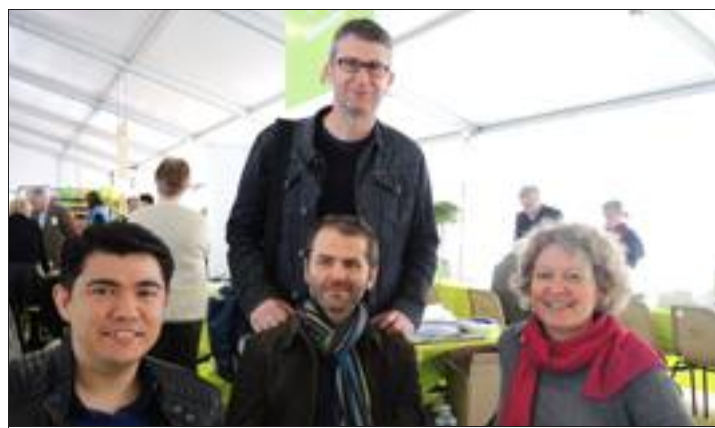
## « Faire évoluer les regards »

**Le livre d'Abdulmalik Faizi est le fruit d'un travail de deux ans mené avec Frédérique Meichler, journaliste à « L'Alsace ».**

Quand Abdulmalik Faizi a confié son désir de mettre des mots sur son histoire à sa « marraine » mulhousienne, Sylvie Gabriel, documentaliste au lycée Stoessel, celle-ci l'a orienté vers Frédérique Meichler, journaliste à la rédaction mulhousienne de *L'Alsace*.

Notre consœur avait déjà rencontré le jeune Afghan, en travaillant sur le sujet des élèves mineurs sans papiers, notamment lors de manifestations organisées en leur faveur au lycée Stoessel. Elle l'avait aussi croisé à l'occasion du Prix littéraire des lycées professionnels du Haut-Rhin, auquel Abdulmalik a participé très activement. Et le hasard veut qu'à la même période, Philippe Schweyer, le fondateur de MédiaPOP éditions, avait fait part à la journaliste de sa volonté de publier un livre ayant trait à l'immigration dans une nouvelle collection. Le trio s'est associé pour mettre sur les rails ce projet de récit, auquel se joindra Bearboz pour le dessin (lire ci-contre).

Pendant près de deux ans, Frédérique et Abdulmalik se sont vus régulièrement, les lundis. « Ça a



Abdulmalik, Bearboz, Philippe Schweyer (debout) et Frédérique Meichler. DR

été extrêmement long de reconstituer ces neuf mois du périple entre Kaboul et Mulhouse, parce qu'Abdulmalik n'avait pris aucune note. Il a fallu, à partir de peu de repères, recoller les morceaux du puzzle, essayer d'établir une chronologie approximative, préciser les lieux... Durant cette longue maturation, j'ai aussi eu besoin de me documenter », raconte notre consœur. « Sincèrement, le lundi, j'avais une grosse tête, sourit de son côté Abdulmalik. Je devais me souvenir de ce que j'avais vécu et souvent, ce n'était pas marrant. Mais ça me faisait aussi du bien de parler. »

Frédérique Meichler s'est attachée à vérifier ce qu'elle a pu dans la trajectoire du jeune migrant. « Il reste des flous, c'est certain, mais

c'est un témoignage, son témoignage, et on est parti sur un contrat de confiance. Ce qui est indéniable, c'est qu'il a quitté son pays tout gamin, sans savoir où il allait, et il est arrivé ici après un périple pas possible. »

**« Il a des ressources incroyables »**

Ce qui a le plus marqué notre consœur dans le parcours et la personnalité d'Abdulmalik ? « La force qu'il a trouvée pour surmonter ces épreuves, sa persévérance, son intelligence du monde, aussi. Il a des ressources incroyables en lui-même. Au départ de son périple, on le sent très fragile, très exposé, il lui arrive de craquer, de pleurer. Et petit à petit, il commence à se protéger, à se

forger une carapace, à supporter les coups, les conditions de vie difficiles. Il commence à prendre des initiatives. Comme il parle bien anglais, les autres l'appellent "le traducteur", il gagne la confiance de ses pairs. Mais on se rend compte aussi, dans sa façon de vivre et de raconter les choses, à quel point il reste quelqu'un de très jeune. »

**Derrière les statistiques**

« J'espère que les lecteurs du livre seront aussi touchés que je l'ai été quand Abdulmalik m'a raconté cette histoire », confie Frédérique Meichler, qui s'est aussi investie dans ce projet avec cette volonté : « Pour moi, l'important, c'est de mettre une réalité sur le sujet des demandeurs d'asile. Des milliers de personnes meurent dans des bateaux, en montagne, dans le désert, et elles ne sont que des statistiques dans les documents des ministères. Mettre une réalité concrète sur ce sujet, c'est important pour essayer de faire évoluer les regards, susciter une prise de conscience des drames humains qu'il y a derrière ces questions. Quand tu découvres tout ce que ces jeunes vivent pour arriver jusqu'à chez nous, leur force, leur courage, peut-être que tu peux avoir envie de leur réserver un meilleur accueil. Pour moi, c'est une évidence que ces jeunes pleins de ressources et d'avenir ne seront pas un poids pour la société française, ils seront plutôt une chance. »

F. F.

### La force des dessins de Bearboz

Le récit du parcours d'Abdulmalik Faizi est illustré de près de 150 dessins en noir et blanc réalisés au feutre pinceau par le Mulhousien Bearboz, alias Dominique Meyer. L'idée – excellente – en revient à l'éditeur, Philippe Schweyer. « J'ai fait plusieurs reportages sur le sujet de l'immigration pour Charlie Hebdo, à Ceuta, à Lampedusa, à Anjouan... Et j'avais montré une partie de mes carnets de reportage à Philippe », raconte Bearboz. Et dès que l'éditeur a parlé de cette idée à Frédérique Meichler, la journaliste a adhéré : « Pour moi, c'était évidemment génial d'avoir ces dessins. Quand Abdulmalik me racontait son histoire, je ne pouvais pas m'empêcher de me créer des images. »

Bearboz, formé à l'illustration aux Arts déco de Strasbourg, a commencé à travailler à partir d'une première mouture du texte. « J'ai tenté de m'éloigner du réalisme, mais je n'y suis pas arrivé. J'ai dessiné très vite, pour essayer de retrouver l'urgence du récit d'Abdulmalik. Et tout a ensuite été revu avec lui. »

Le jeune Afghan salue chaleureusement le résultat : « J'ai vécu des situations qu'on ne peut pas exprimer à travers les mots. C'est plus facile avec les images. Et quand Dominique me montrait ses dessins, son illustration était souvent tellement vraie que je lui disais : mais comment tu peux dessiner ce que j'ai en tête ? ! »

